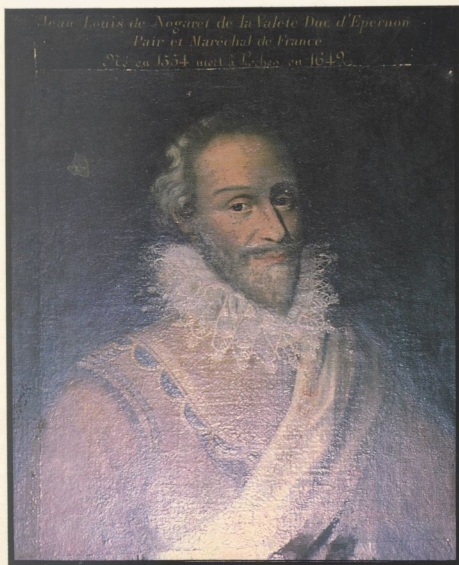


Maria CHAINTRON

Le Duc d'Épernon

(1554-1642)

L'ascension prodigieuse
d'un Cadet de Gascogne



Publisud

Maria CHAINTRON

Le Duc d'Épernon

Le Duc d'Épernon

L'émulsion prodigieuse
d'un Cadet de Gascogne

8° 2n²⁷

95964

Le Duc d'Epemon

1740

1740

62hhh1

DL-19101988-52690

Maria / CHAINTRON

92

PREFACE

Le Duc d'Épernon

(1554-1642)

L'ascension prodigieuse
d'un Cadet de Gascogne



1913 PARIS

PUBLISUD

DL-19101988-25690

Maria CHAINTRON

Le Duc d'Épernon

(1574-1643)

L'ascension prodigieuse
d'un Cadeil de Gascogne



© Editions Publisud, 1988
15, rue des Cinq-Diamants
75013 PARIS
ISBN : 2-86600-313-6

PREFACE

Il est surprenant d'entendre si peu parler du duc d'Epéron... et de ne trouver que de rares ouvrages anciens de spécialistes sur lui. Les plus récents datent du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Il y a plus de soixante ans, M. Léo Mouton, Conservateur à la Bibliothèque Nationale, lui a consacré deux livres : « Un demi-roi » en 1922 et le « Duc et le Roi » en 1924.

Autrement, il faut chercher des documents épars, soit dans les Archives nationales, départementales ou communales, les Bulletins des sociétés savantes du XIX^e siècle, soit dans les manuscrits et imprimés de l'époque, conservés dans les Bibliothèques, soit dans les Mémoires du temps et surtout dans les cinq cents pages élogieuses de « L'histoire de la vie du duc d'Epéron » : elles furent écrites en 1655 par son secrétaire et biographe, Guillaume Girard, dédiées au fils du duc et à sa petite-fille. Il ne voit en le duc « qu'un homme généreux, vertueux, d'une fermeté inébranlable, dont le courage n'a jamais faibli et à qui la France doit son repos ». Or les documents contemporains, les lettres, les doléances des populations opprimées par lui, nous conduiront souvent à d'autres conclusions. Dans les ouvrages généraux sur Henri III, Henri IV, Louis XIII, mis à part certains travaux d'historiens actuels, on n'assigne qu'une petite place au duc, comme si l'on voulait ignorer l'importance de son rôle dans les affaires de l'Etat de 1578 à 1638 !

Pourtant sa longue vie (il mourut à 88 ans) remplit plus de trois quarts de siècle de l'histoire de France : nous le trouvons partout, agissant en maître, complotant, mêlé à tous les événements politiques et inquiétant bien souvent les rois qui cherchaient à assurer leur autorité.

Serait-il un « oublié », comme l'a dit Léo Mouton ?...

Nous avons voulu le tirer de cet oubli, le faire connaître, essayer de faire revivre cette figure, une des plus fascinantes de ces époques troublées, où l'autorité royale eut grand mal à

s'établir, à se faire respecter, où l'on s'entre-tuait au nom de la religion !

Qui était-il donc ?... Il fut souvent calomnié, rabaissé, accusé de noirs forfaits, surtout par d'Aubigné, Sully, Richelieu. On était jaloux de sa magnifique ascension, de sa richesse, de ses somptueux châteaux où, en véritable mécène, il fit travailler artisans, tapissiers, sculpteurs et peintres. De plus, son caractère difficile, hautain, violent, irritait nombre de gens. Il ne pliait devant personne... Il était seul !

L'histoire de sa vie est aussi passionnante qu'un roman de cape et d'épée... Puissent nos lecteurs y trouver intérêt !

N.B. : Pour recréer l'atmosphère de l'époque, nous avons sollicité les mémorialistes du temps, consulté des archives, les manuscrits et imprimés contemporains. Nous avons fait parler les personnages, transcrit leurs lettres, leurs papiers de famille, décrit et montré leurs portraits et leurs demeures.

Nous ne présentons pas un roman et nous avons essayé de cerner le plus possible la vérité historique.

« HISTOIRE DE LA VIE DU DUC D'APERNON »
(1524-1642)

PREMIERE PARTIE :

QUI ETAIT DONCLE DUC D'APERNON ?

Education et formation
de Jean-Louis de La Valette

(1554-1583)

1. - Le Cadeau de Dieu
« Dieu choisit Jean comme un vase de sa sainte charité et le regarda en son plaisir et amour ».

2. - La Mission d'Apérnon III
Il ne jeune, tel homme, avec des vêtements vains, abondants, une haute robe, un gilet ; il porte une blanche, comme d'usage, le regard est tel et effrayant.

3. - Les temps d'Apérnon III
Trop tôt, cette figure fine, allongée par le jeûne, Paul est, cependant, en vie.

4. - Les temps de Louis XIII
Les ducs se sont élevés et élevés des ducs blancs, blancs, entourés de vases saints, une haute blanche en blanc, en blanc Louis XIII, en blanc d'Apérnon III.

5. - L'Épave
« La vie est encore plus sainte, plus sainte, encore de d'Apérnon III, blanche, une regard est tel, impressionnant, peu tremblant ! »

6. - L'Épave
« Quel sera dit que le duc a été de sa sainte charité, mais de d'Apérnon III, une regard est tel, impressionnant, peu tremblant ! »

7. - L'Épave
« C'est, il est le plus saint de son sainte charité, une regard est tel, impressionnant, peu tremblant ! »

8. - L'Épave
« La vie est encore plus sainte, plus sainte, encore de d'Apérnon III, blanche, une regard est tel, impressionnant, peu tremblant ! »

de tout ce qui est en rapport avec la religion.

Qui oserait dire ?... Il ne faut pas se laisser aller à des jugements hâtifs, mais se laisser aller à des recherches sérieuses et à des études approfondies. Il faut surtout se laisser aller à l'admiration et à la reconnaissance devant les œuvres de la civilisation humaine.

Éducation et formation de Jean-Louis de La Vallée

Il est né le 15 mai 1786 (à 25-1-1886) dans une famille de cultivateurs, dans le département de la Vendée. Son père, Jean-Baptiste de La Vallée, était un homme de bien, un homme de lettres, un homme de loi. Il avait été avocat à la Cour de Cassation, puis juge à la Cour de Nîmes. Il avait aussi été député de la Vendée à la Convention nationale.

Mais ce n'est pas en vain que son père avait été député de la Vendée à la Convention nationale. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée. Il avait été un des plus ardents défenseurs de la République, et un des plus vaillants combattants de la guerre de Vendée.

« HISTOIRE DE LA VIE DU DUC D'EPERNON »
(1554-1642)

1

QUI ETAIT DONC LE DUC D'EPERNON ?

Plusieurs portraits du duc, à différentes époques de sa vie, peuvent nous donner une idée du personnage¹ :

1. - *Le Cadet de Gascogne* :

Des cheveux flous encadrent un visage fin, mais dont le regard est déjà pénétrant et sévère.

2. - *Le Mignon d'Henri III* :

Il est jeune, bel homme, avec des cheveux noirs, abondants, une barbe noire en pointe ; il porte fraise blanche, costume élégant, le regard est vif et autoritaire.

3. - *Au temps d'Henri IV*

Toujours cette figure fine, allongée par la barbe, l'œil vif, scrutateur.

4. - *Au temps de Louis XIII* :

Les traits se sont accentués et durcis. Des cheveux blancs, bouclés, auréolent un visage maigre, une barbe blanche en pointe, un costume Louis XIII, col blanc brodé sur les épaules.

5. - *Le vieillard* :

Le visage est encore plus maigre, plus ridé, encadré de cheveux blancs, bouclés, son regard est dur, impressionnant, peu rassurant !

Girard nous dit que le duc « était de taille moyenne, mais de tournure vigoureuse, avant tout un guerrier noble, dont le courage n'a jamais fléchi ».

Certes, il est le type même d'un seigneur audacieux, seul, orgueilleux, dur, intraitable, ambitieux, avide, prodigue et

1. Voir ces portraits dans le cahier iconographique.

magnifique, insatisfait, vindicatif, mais fin politique, ayant le sens du danger, appréciant l'obstacle, prudent, vif et malicieux ! Ce Gascon appartenait à cette noblesse altière et rebelle dans l'âme, un vrai féodal, ne voulant pas être aimable et luttant avec une âpre volonté. « Il brille davantage dans l'adversité »... telle était sa devise !

Henri IV a toujours senti en lui un homme redoutable, pouvant devenir un ennemi terrible, aussi le ménagea-t-il longtemps, n'osant le blâmer ouvertement. Leurs relations gardèrent extérieurement un caractère amical : « Mon cher cousin... » lui écrivait-il. Cependant, un jour, Henri IV éleva la voix : « Votre lettre est celle d'un homme en colère, je n'y suis pas encore, veuillez ne pas m'y mettre », ou bien encore : « Cousin, je vous ai déjà fait part de mes désirs... Décidez-vous à m'obéir pleinement, comme un serviteur, qui veut être aimé de son maître » ; ce à quoi d'Epéron répondit : « J'aimerais mieux mourir que manquer à mon devoir, mais pour ce qui est de l'amitié, elle ne s'acquiert que par l'amitié. » Le roi ne se fâcha pas de cette réponse et le traita plus amicalement.

Même Richelieu, pendant longtemps, ne l'attaqua pas de front. Tout le monde semblait avoir de lui, comme une peur superstitieuse !

Origine et éducation de Jean-Louis de La Valette

Guillaume Girard nous dit qu'il est issu d'une race illustre de la Haute-Gascogne : les Nogaret de La Valette, descendants de Guillaume de Nogaret, « légiste » de Philippe le Bel, qui gifla le pape Boniface VIII et mourut en 1313. Cette descendance n'est nullement prouvée : en fait, on trouve un Jacques de Nogaret, anobli en 1372 par Charles V, qui fut « Capitoul de Toulouse », par trois fois (en 1366-1377-1385). Il est difficile d'établir la véritable généalogie.

- Le grand-père de Jean-Louis, Pierre Nogaret de La Valette, épousa, en 1521, Margerite de L'Isle de Saint-Aignan qui lui apportait en dot le château de Caumont. Elle le tenait de son premier mari, Antoine du Gua. Pierre Nogaret fit reconstruire le château vers 1530, et son fils Jean en hérita.

- Quant à ce Jean de La Valette, il se maria en 1551 avec Jeanne de Saint-Larry, fille de Pierre de Saint-Larry, maréchal de Bellegarde, homme de guerre au temps d'Henri II. Elle était la sœur du deuxième maréchal de Bellegarde, Roger de Saint-Larry, grand écuyer de France, favori d'Henri III, et qui mourut subitement en 1579.

Jean de La Valette et sa femme eurent trois garçons et trois filles : Bernard, né en 1553, Jean-Louis en 1554, un petit Jean qui mourut au berceau, Catherine née en 1567, Hélène en 1568, et Anne-Marie en 1570.

Jean de La Valette était maître de camp de la cavalerie légère de France, et lieutenant général pour le roi en Guyenne. Guerrier, courageux, nous le trouvons durant les guerres de religion, aux batailles de Dreux, Jarnac, et au siège de Chartres : Louis de Condé avait 3 500 chevaux, La Valette seulement 500. Il sut se retirer à temps, évitant ainsi un combat général désastreux !

Sur les ordres de Charles IX, il tint en respect Jeanne d'Albret.

Pendant ce temps, Bernard et Jean-Louis étaient élevés au château de Caumont, par leur mère, une dame douce, effacée, peu instruite, mais très pieuse, à laquelle Jean-Louis garda toujours une filiale tendresse.

Le château de Caumont, à l'est de la ville d'Auch, se dresse sur un éperon rocheux de la rive gauche de la Save, au-dessus d'une forêt touffue, tel le château de la « Belle au bois dormant ».

Le marquis de Castelbajac¹, propriétaire du château, à la fin du XIX^e siècle, nous en donne une description précise : c'était une demeure luxueuse du XVI^e siècle ; au-dessus de la porte principale, une date « 1535 » (contestée).

Devant le château, une grande *esplanade* (d'où la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées centrales) domine une pente abrupte et boisée. Séparée de l'esplanade, par un large fossé traversé par un pont à trois arches, une *entrée* en voûte arrondie, surmontée d'un fronton triangulaire, conduit dans la *cour* principale. Celle-ci est entourée de trois ailes². L'aile du Midi, détruite par un incendie en 1658, fut rebâtie sur les ordres de Bernard (fils cadet du duc d'Épernon). Bien que différente de l'aile du Nord, elle s'harmonise avec l'ensemble. Sur l'aile Nord, presque pas de décor : une simple corniche au-dessus des fenêtres supérieures. Entre celles-ci et celles du rez-de-chaussée, un long balcon, soutenu par de massives consoles — quatre tours d'angle en pierres et briques, des toitures en ardoise donnent une impression d'élégante solidité.

1. Depuis 1977, le château est revenu dans la famille De Castelbajac.

Voir l'article paru dans la *Revue archéologique du Gers*.

2. La quatrième aile (celle de l'ouest) fut démolie par Louis-Félix de La Valette (petit-fils du duc) en 1665, faisant disparaître ainsi l'ancien pont-levis.

A droite, en entrant, une grande salle éclairée par de grandes fenêtres a été modifiée par un ancien propriétaire : c'est le *Salon rouge*, avec sa haute cheminée de marbre rouge. De nombreux tableaux sont accrochés aux murs : Henri IV, par Clouet (donné par le roi au duc), une copie d'un portrait de D'Epéron, à gauche de la cheminée. On y voit aussi Henri de La Valette, duc de Candale, fils aîné du duc, en armure, avec cette devise sur son épée : « Mis aciendas » : ce sont mes apanages ! Il se plaignait d'avoir été lésé au profit de son cadet, Bernard. Ce dernier est en armure de parade, col et poignets en dentelle de Venise. Deux portraits ont disparu : celui de Louis-Gaston et de Christine, belle et jeune, en habit de cour (les enfants de Bernard).

La *Bibliothèque* n'a plus que des ouvrages dépareillés, la Révolution a passé par là, plus d'archives ! - mais un exemplaire du livre de Girard, une généalogie de Gélède.

La *Salle à manger*, à lambris de chêne, a des portes épaisses. Plusieurs *escaliers à vis* conduisent aux appartements privés, dont treize chambres à coucher, en enfilade.

Au *sous-sol*, deux étages de souterrains voûtés, avec les cuisines. Dans la *Chapelle*, au premier étage, deux gisants de marbre sont scellés dans le mur : les père et mère du duc, Jean en armure, Jeanne en robe de cérémonie, coiffée de l'« atifet » (coiffure des veuves), les mains jointes, la tête appuyée sur des coussins. En 1632, le duc d'Epéron fit ériger un mausolée du souvenir, dans la chapelle des Minimes, à Cazaux. Cette chapelle fut détruite à la Révolution et les Gisants jetés dans la Save, où ils furent retrouvés. On découvrit aussi l'écusson de marbre, aux armes de Nogaret de La Valette.

Le duc d'Epéron habita rarement le château de Caumont, mais c'est là qu'il naquit en 1554, et qu'il passa son enfance. Son frère aîné, Bernard, et lui, y furent élevés dans la religion catholique par une mère attentive, et le duc resta toujours un croyant sincère.

Puis les deux garçons furent envoyés à Paris, sous la protection de Villeroy, secrétaire d'Etat. Ils firent quelques études chez les Jésuites, au collège de Navarre, sans grand succès, « apprenant seulement un peu d'orthographe » !

Le bruit de la guerre parvint jusqu'à eux, et ils demandèrent à leur père de les prendre avec lui, pour s'initier au métier des armes : ce qui fut accepté.

Jean de La Valette donna à Jean-Louis le nom de *Caumont*, sous lequel il fut connu désormais, et l'emmena au combat.

Caumont se révéla courageux et efficace, en sauvant son père, qui eut son cheval tué sous lui.

En 1573, Caumont participa au siège de La Rochelle, ce qui le fit connaître du duc de Guise, Henri I^{er}, dit le Balafré. Mais ces relations furent sans suite, les deux jeunes hommes s'opposant très vite...

Jean de La Valette mourut en 1575 et Caumont dut se débrouiller tout seul. Il partit alors, en bel équipage, pour la cour d'Henri III, en quête d'un maître et d'un protecteur...

SES DEBUTS A LA COUR (1574-1577)

Dans un premier voyage, Caumont s'attacha au roi Henri de Navarre. Celui-ci l'apprécia. On sait que ce chef du parti protestant avait épousé la jeune sœur des Valois, Marguerite. Henri s'était réconcilié à Lyon avec Henri III, où le jeune frère du roi, le duc d'Alençon, et lui, s'étaient prosternés à genoux, protestant de leur fidélité, le suppliant d'oublier les querelles passées et avaient communié devant la Sainte Table. Mais ce n'était qu'une trêve !...

Le 3 février 1576, *Henri de Navarre*, prenant prétexte d'une chasse à Senlis, résolut de se sauver : il prit le chemin de Vendôme et se réfugia à Alençon. Il était accompagné des seigneurs de Lavardin, de Fervaques et de Caumont. Mais, d'après Girard, Jean-Louis de La Valette, sieur de Caumont, redoutait que la conversion d'Henri de Navarre, ne fût point sincère, et ne « voulant servir qu'un roi catholique », il prétexta la maladie et le quitta bientôt.

De fait, en plein prêche, Henri de Navarre abjura la religion catholique, disant qu'il y avait été contraint de force ! Il se retira au pays de Maine et d'Anjou, où il prit le parti du prince, Henri I^{er} de Condé, son cousin, en disant : « Loué soit Dieu qui m'a délivré ! On a fait mourir ma mère à Paris, tué Monsieur l'Amiral et mes meilleurs amis, on n'avait pas envie de mieux me faire... je n'y retourne plus ! » Et il reprit la religion réformée. Dès lors, Jean-Louis de La Valette se rallia à Henri III.

Situation de la France et de la monarchie à l'avènement d'Henri III

A la mort de Charles IX, en 1574, pas d'héritier direct. Il n'avait eu, en 1573, qu'un fils de sa maîtresse, la douce Marie Touchet, et en 1572, une fille, Marie-Isabelle, de sa femme Isabelle d'Autriche, petite-fille de Charles Quint. Celle-ci n'eut plus qu'à repartir pour l'Autriche !

Le trône revint donc à son frère, *Henri, roi de Pologne*, qui partit à la dérobée de ce lointain pays, pour succéder à Charles IX. Il revint en passant par Venise, où il fit un séjour enchanteur, accompagné de Bellegarde (oncle de Caumont), Villequier et du Guast. Tout lui plut à Venise, où on lui offrit une « vraie fête des Mille et une Nuits », et peut-être fut-ce là que sa nature secrète trouva à s'épanouir, au contact des mœurs vénitiennes...

Le voyage triomphal continua jusqu'à Turin : il y fut reçu par sa tante Marguerite, fille de François I^{er}, mariée à Emmanuel de Savoie, et qui souhaitait l'union de la France et de la Savoie. Malheureusement, Marguerite mourut la même année 1574, et Henri III perdit une alliée.

Puis il s'arrêta à Lyon, où il rencontra son frère, le duc d'Alençon et son beau-frère, Henri de Navarre et se réconcilia provisoirement avec eux¹.

Il ne fut pas bien accueilli à Paris, car le pouvoir royal était contesté, et la France déchirée par les luttes politiques et religieuses. De plus, les caisses royales étaient vides, les revenus dévorés jusqu'en 1580. « L'impôt sur la fortune » ne fit qu'irriter les nantis et le Parlement, sans rien rapporter au trésor royal.

- D'un côté, les *catholiques* s'étaient donnés à *Henri de Guise*, dit le Balafré, héritier d'une branche cadette de la Maison de Lorraine, fils de François de Guise, assassiné en 1543, par un protestant, Poltro de Méré. Bien que celui-ci ait été exécuté (il fut écartelé) Henri de Guise avait juré de venger son père ! Il était devenu le chef de la *Sainte-Ligue* : la nomination de Condé, protestant, comme gouverneur de Picardie, avait suscité la création d'une « Ligue picarde » pour défendre la religion catholique. De Guise sut se servir de cette Ligue et l'installa à Paris. Il devint vite l'idole des Parisiens. Ses frères, Louis, cardinal de Lorraine, Charles, duc de Mayenne et sa redoutable sœur, Catherine-Marie, épouse du vieux Louis III de Bourbon, duc de Montpensier, étaient toujours prêts à comploter !

- De l'autre côté, l'*Union calviniste*, avait pour chef Henri de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, neveu de Louis I^{er} de Condé et du cardinal de Bourbon (archevêque de Rouen) et époux de Marguerite de Valois, sœur d'Henri III. Il était aidé de son fidèle Lesdiguières, chef des Huguenots du Dauphiné.

- Enfin, le jeune frère d'Henri III, le *duc d'Alençon*, ne cessait

1. Cf. page 16.

pas de conspirer avec les Huguenots, malgré les efforts du roi pour l'en détacher.

- Personnellement, Henri III était blessé dans son amour de jeunesse pour Marie de Clèves. En son absence, Henri I^{er} de Bourbon l'avait épousée. Henri espérait faire annuler le mariage, lorsque Marie mourut, le 30 octobre 1574, en mettant au monde une fille. Le roi en eut un immense chagrin... Cependant, sacré roi à Reims, le 13 février 1575, il épousa, le 15 février, Louise de Lorraine de Vaudémont, sage et dévote princesse, qui ne put lui donner d'héritier.

Alors, qui serait roi, après Henri III ?

La santé fort ébranlée de son frère d'Alençon faisait redouter sa proche disparition...

Restaient *Henri de Guise*, chef de la Sainte Ligue, grand capitaine et *Henri de Navarre*, désigné par la loi Salique, comme descendant de saint Louis, par le sixième fils de celui-ci, Robert de Clermont, mais chef du parti protestant.

Une lutte sans merci va opposer les « Trois Henri ».

- *La querelle de succession* se doublait d'une rivalité d'influences extérieures entre l'Espagne de Philippe II et l'Angleterre d'Elisabeth.

- L'Espagne pensait que de Guise, opposé aux Valois, pourrait être une bonne alliance contre eux, mais leurs relations étaient doublées de méfiance réciproque.

Philippe II avait alors tenté de soutenir Henri de Navarre, toujours dans le même but : Navarre n'écoula pas les sirènes, et avait plutôt des sympathies pour l'Angleterre, très intéressée par ces discordes.

- Quant à Henri III, il penchait vers son beau-frère, parce qu'il n'aimait pas de Guise et préférait Navarre, joyeux drille, qui ne se gênait pas pour tromper Marguerite, toujours prête à comploter avec d'Alençon contre le roi.

- Catherine de Médicis, la reine mère, Italienne rusée et autoritaire, cherchait à avoir des fidèles près de ce fils préféré, pour mieux le dominer. En vain, Henri III essayait de l'écartier du pouvoir !...

Quel rôle allait donc jouer Jean-Louis de La Valette, sieur de Caumont, à son deuxième voyage à la cour, en 1576, jeté au milieu d'intrigues et en face d'une situation politique compliquée et difficile ?...

Eh bien, il se présenta en serviteur courtois, habile et prudent...

« LE MIGNON D'HENRI III »

Informé des affaires de Guyenne par un certain Villars et de celles d'Angoulême et de Poitiers par le gouverneur d'Angoulême, Ruffec, Caumont apporta des renseignements précieux à Henri III. Son voyage jusqu'à Blois fut périlleux. A Blois, Henri III tenait les *Etats généraux de décembre 1576* : entre sa mère Catherine et son frère d'Alençon, le roi fit un discours fort habile et donna de grandes fêtes. Les « Gelosi » (troupe d'acteurs vénitiens) parurent lors des fêtes du 24 février 1577. Henri III s'y montra, déguisé en femme, couvert de perles, et fit mine de se réconcilier une fois de plus avec son frère, cherchant à le détacher des Huguenots.

Caumont donna les dépêches de Villars et de Ruffec au roi, fort satisfait du jugement et de la bonne mine du messager. Il fit aussi grande impression à Catherine de Médicis et fut nommé « gentilhomme de la Chambre de Monsieur », frère du roi, avec cinq cents livres de gages. Il se prodigua auprès des demoiselles de la reine... et fut bientôt connu et apprécié de tous.

Ayant offert au roi son aide contre les Huguenots, Caumont fut chargé d'assiéger La Charité-sur-Loire, avec d'Alençon, qui n'hésita pas à marcher contre ses anciens amis !

La place fut emportée et les soldats y égorgèrent les habitants¹. Caumont reçut, en récompense, de la part du roi, 1 200 écus ! Il en profita pour se mettre « en bel équipage », acheter des armes, des chevaux, une tente qu'il vint planter à Romorantin, en vue du campement de la reine mère, très sensible à cet hommage !

Un peu plus tard, en mai 1577, des fêtes splendides se dérou-

1. Par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1570) La Charité avait été donnée comme « place forte » aux Huguenots. Une rue porte encore le nom de « Montée des Huguenots ».

lèrent à *Chenonceaux*. « Le banquet coûta 100 000 francs, nous dit l'Estoile. "L'Escadron volant" de Catherine y parut : ces demoiselles, les cheveux au vent, en grand décolleté et à moitié nues, firent le service. » Leur costume découvrait la naissance des seins, soulevés par de véritables armures. Brantôme vante la splendeur de la cour ; Catherine commandait à toutes ses belles d'être en apparat « dans une salle de bal, comme étoiles au Ciel » !

Pour cette fête, à *Chenonceaux*, hommes et femmes portaient des costumes verts (on avait acheté de la soie verte pour plus de 60 000 francs). De jeunes seigneurs paraient, c'étaient Maugiron, Livarot, Mauléon, Caumont. « Ces demoiselles montraient leurs seins nus, en perpétuel mouvement, comme une horloge, ou pour mieux dire, comme les soufflets des maréchaux, pour allumer leur forge. » (L'Estoile.) Toute cette journée se termina par une véritable orgie...

Henri III voulait cependant faire la paix avec les Huguenots... Il choisit la tolérance, en leur offrant le « *Traité de Bergerac* » (17 septembre 1577). Mais cet édit de pacification, publié le 5 octobre 1577, « à son de trompe, avec force canonades » ne fit que des mécontents et rendit le roi impopulaire. L'Estoile raconte que le curé de Saint-Pierre-des-Arcis, prêchant à Saint-Sulpice, dit tout de go : « Tout n'en vaut rien ! »

De plus, la *cour d'Henri III* était violemment critiquée, en raison de ses mœurs dissolues, aussi bien du côté des hommes que des femmes et tout cela rejaillissait sur le roi.

Henri III était pourtant un prince doux, plein de charme, intelligent et cultivé : il protégeait les Arts et les Lettres, dans l'Académie de Valois, où l'on rencontrait les poètes Desportes, Baïf, Ronsard. À côté de ses qualités intellectuelles, on lui reconnaissait certains talents militaires, mais il n'était pas un roi guerrier, comme la noblesse aimait les rois. Il avait un port royal et une élégance naturelle et ne mérite pas la triste réputation qu'on lui fit ¹ !

Mais, disent les contemporains, il avait « une vie intérieure secrète, malade, malsaine ». Adoré par une mère jalouse, autoritaire, il était superstitieux, hypersensible, tremblant de peur lors d'un orage. On en profitait pour lui faire des farces cruelles : « A travers le mur de sa chambre, percé d'un trou, des voix vengeresses, semblant venir de l'au-delà, lui

1. Cf. le livre du Professeur Chevallier : « *Henri III* » (1986). Il réhabilite ce roi.

criaient ses péchés », raconte d'Aubigné. Il aimait à s'habiller en femme, se fardait, se parfumait, portait bijoux et boucles d'oreilles, se promenait, un bilboquet à la main, accompagné de ses singes et de ses petits chiens ! Son bouffon, Chicot, était son ami, son confident.

A Ollainville, près de Monthléry, dans un charmant château entouré de bosquets, il menait une vie somptueuse avec de jeunes seigneurs : « ses Mignons ». Après le souper, qu'il prenait avec sa femme et sa mère, il se retirait dans sa chambre avec les « Mignons », ce qui donna prise aux accusations de débauche...

« Les "Mignons", fraisés, frisés, avec des crêtes levées, peignés, pulvérisés de poudre de violettes et de senteurs odoriférantes, qui aromatisaient les rues, les places, les maisons... » (L'Estoile) étaient les sujets d'épigrammes injurieux, comme « le Sonnet vilain » ; Marguerite les appelait méchamment : « Mignons de couchette ».

C'étaient, pourtant, des hommes d'épée, et ils se livraient de véritables duels pour se débarrasser d'un concurrent gênant ! C'est ainsi que Maugiron, Schomberg, Ribérac, Caylus y laissèrent leur vie. Caylus fut tué par Charles d'Antragues, amant, pour un temps, de Marguerite, épouse du roi de Navarre. Henri III en conçut de terribles chagrins, veilla leur agonie, emporta leurs blonds cheveux et fit élever un mausolée pour Caylus, dans l'église Saint-Paul. Tout le mal qu'on voulait aux Mignons retomba sur le roi, et L'Estoile conclut : « Cela donna grand avantage à ceux de Lorraine (les Guise), jetant les catholiques dans leur parti : la Ligue. »

Henri III finit par s'enticher d'abord d'Arques, qu'il combla de faveurs et fit « duc de Joyeuse ». Anne de Joyeuse était le fils du vicomte de Joyeuse, gouverneur de Montpellier, frère de Henri de Barthenay Joyeuse, et du cardinal de Joyeuse : il était très beau, mais léger et capricieux. Caumont devint aussi un favori déclaré !

Pour entrer chez le roi, très attaché à l'étiquette, il fallait escarpins blancs, mules de velours noir et beaux atours. Caumont, ayant failli un jour à cette coutume, reçut un reproche sévère... ce qui le blessa, il se retira... Mais le roi, qui l'aimait infiniment, appréciant ses qualités, le rappela. Caumont devint plus patient, plus modéré, voyant, grâce à l'affection du roi, un moyen d'arriver. Le roi fit compléter son instruction, un peu sommaire, en le confiant à Desportes, à charge pour celui-ci de « cultiver son esprit ». Il lui donna plusieurs missions et une ambassade auprès

du duc de Savoie. Caumont sut louvoyer dans cette cour pleine d'intrigues, se réservant toujours le beau rôle. Ce fut le cas pour l'affaire Saint-Luc : celui-ci, époux de la bossue Jeanne de Cossé-Brissac, avait raconté à celle-ci une aventure amoureuse du roi ; elle s'empressa d'en informer la reine. La reine le reprocha au roi. Mais Saint-Luc rejeta la violation du secret sur Caumont. Ce dernier sut se défendre habilement, arguant de son absence à l'époque. Le roi le crut et destitua Saint-Luc : Caumont triomphait.

L'ASCENSION DE CAUMONT (1579-1583)

Henri III se méfiait des Guises et recherchait l'alliance de Navarre : il permit à sa sœur, Marguerite, d'aller retrouver son mari en Gascogne afin de « lui recommander de servir le roi ». Henri de Navarre, toujours infidèle à Marguerite (qui le lui rendait bien !) étant séparé d'elle par leurs religions différentes, et surtout par leurs conceptions opposées de la vie amoureuse : il n'est que de lire la nouvelle qu'elle écrivit : « La ruelle mal assortie »... Marguerite n'aimait pas son frère, le roi ; ils s'étaient fait de mutuels reproches sur leur façon de vivre : elle cajolait surtout son frère d'Alençon et complotait avec lui. Henri III finira par lui assigner, en 1586, une résidence forcée dans la forteresse d'Usson, en Limagne. De tous côtés, on souhaitait la guerre et Marguerite poussa son mari à faire *le siège de Cahors*. La ville fut prise en 1580 « par pétards et perte de beaucoup de gens, prise qui affaiblit les Huguenots plus qu'elle ne les fortifia » (écrit Marguerite de Valois).

Guillaume Girard nous dit que Caumont et Joyeuse firent de leur côté le *siège de La Fère* et « la paix augmenta la faveur de Caumont ». Il obtint pour son frère, Bernard, la charge de Maître de Camp du régiment de Champagne. S'il restait toujours hostile à la Ligue et aux Guise, il accompagnait le roi partout, même dans ses mascarades dans Paris, pour la mi-carême. Le pouvoir de Caumont « se jouant de la force et de la ruse », augmentait de jour en jour. Le roi appréciant ses qualités, en fit son favori préféré, dont il recherchait les avis : Caumont savait prendre une heureuse décision en temps opportun et y entraînait le roi, car si Henri III aimait le pouvoir et voulait un régime autoritaire, il fallait que son favori le pousse à l'action.

Tandis qu'Henri III mariait le duc de Joyeuse à Marguerite de Lorraine, sœur de la reine, il aurait voulu donner l'autre sœur, Christine, à Caumont. Celui-ci refusa : d'une part, elle était trop jeune (elle avait 12 ans), d'autre part, il était amou-



Connaissez-vous le Duc d'Epéron ?... ce Cadet de Gascogne, élevé au rang de Duc et Pair en 1581 par Henri III ?... « L'archi-mignon », comme disaient les jaloux de sa prodigieuse ascension, mais plutôt le favori sûr et compétent, apprécié comme tel par Henri III qui se méfiait des Princes du Sang.

Vous le trouverez caracolant de gouvernement en gouvernement, de champ de bataille en champ de bataille, de château en château, employant des artistes à embellir ses demeures que vous visiterez.

Vous resterez méfiant devant l'énigme de l'assassinat d'Henri IV.

Vous saurez qu'il aida Marie de Médicis à s'évader de Blois où Louis XIII l'avait exilée, et comment il fut mêlé à tous les événements de l'histoire de France pendant plus de 65 ans !

Mme Maria Chaintron, professeur d'histoire, vous emmène à la découverte de ce fascinant Seigneur, injustement méconnu.

Couverture : *Le Duc d'Epéron à l'époque d'Henri IV. Ce tableau est au château de Caumont (costume époque Henri III - fraise autour du cou).*

ISBN : 2-86600-313-6

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00749939 7

EDITIONS PUBLISUD

15, rue des Cinq-diamants

75013 PARIS

Tél. : 45-80-78-50

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

